

8. HYMNEN AN DIE NACHT, Novalis

Hymnen an die Nacht, [Handschrift] 1799

1.

Welcher Lebendige, Sinnbegabte, Liebt nicht vor allen Wundererscheinungen Des
verbreiteten Raums um ihn Das allerfreulichste Licht – Mit seinen Stralen u[nd] Wogen
Seinen Farben, Seiner milden Allgegenwart Im Tage. Wie des Lebens
Innerste Seele Athmet es die Riesenwelt Der rastlosen Gestirne Die in seinem
blauen Meere schwimmen, Athmet es der funkelnde Stein Die ruhige Pflanze Und
der Thiere Vielgestaltete, Immerbewegte Kraft – Athmen es vielfarbige
Wolken u[nd] Lüfte Und vor allen Die herrlichen Fremdlinge Mit den
sinnvollen Augen Dem schwebenden Gange Und dem tönenden Munde. Wie ein
König Der irrdischen Natur Ruft es jede Kraft Zu zahllosen Verwandlungen Und
seine Gegenwart allein Offenbart die Wunderherrlichkeit Des irrdischen Reichs.
Abwärts wend ich mich Zu der heiligen, unaussprechlichen Geheimnißvollen
Nacht – Fernab liegt die Welt, Wie versenkt in eine tiefe Gruft Wie wüst und
einsam Ihre Stelle! Tiefe Wehmuth Weht in den Sayten der Brust
Fernen der Erinnerung Wünsche der Jugend Der Kindheit Träume Des
ganzen, langen Lebens Kurze Freuden Und vergebliche Hoffnungen Kommen in grauen
Kleidern Wie Abendnebel Nach der Sonne, Untergang. Fernab liegt die Welt
Mit ihren bunten Genüssen. In andern Räumen Schlug das
Licht auf Die lustigen Gezelte. Sollt es nie wiederkommen Zu seinen
treuen Kindern, Seinen Gärten In sein herrliches Haus? Doch was
quillt So kühl u[nd] erquicklich So ahndungsvoll Unterm Herzen Und
verschluckt Der Wehmuth weiche Luft, Hast auch du Ein menschliches Herz
Dunkle Macht? Was hältst du Unter deinem Mantel Das mir
unsichtbar kräftig An die Seele geht? Du scheinst nur furchtbar – Köstlicher
Balsam Träuft aus deiner Hand Aus dem Bündel Mohn In süßer Trunkenheit
Entfaltest du die schweren Flügel des Gemüths...

Hymnes à la nuit, [Manuscrit] 1799

1.

*Quel être vivant, Doué de sens, N'aimerait-il pas au-delà de toutes Les apparitions
miraculeuses La lumière bienfaitrice Dans l'espace en expansion – Avec ses rayons et ses ondes
Ses couleurs, Sa douce omniprésence Diurne. Comme l'âme essentielle à la vie
Respire sans répit Le monde géant des étoiles Qui flottent dans sa mer bleutée,
Respire dans la pierre scintillante, La calme plante Et les animaux Aux formes
variées, La force en mouvement perpétuel - Respirant les colorés Nuages et l'air Et par-dessus
tout Les merveilleux étrangers Aux yeux pleins de sagesse A la démarche légère Et les
paroles retentissantes. Telle une reine De la Nature terrestre Elle convie chacune des forces
A d'innombrables métamorphoses Et sa seule présence manifeste Le miraculeux éclat
De son règne terrestre. Ici-bas je me tourne Vers la sacrée, l'indicible La secrète Nuit –
Au loin gît le monde, Comme plongé dans un caveau Combien est-il Désert et isolé !
Une mélancolie profonde Fait frémir les cordes de la poitrine Lointains souvenirs
Vœux de jeunesse Rêves d'enfance D'une vie longue et comblée Brèves joies
Et vains espoirs Reviennent habillés de gris Comme la brume du soir
Après le soleil, A son déclin. Au loin gît le monde Et ses plaisirs colorés. Dans d'autres
espaces, La lumière frappa Les joyeuses assemblées. Si elle ne revenait pas A ses
enfants fidèles, Ses jardins A son magnifique foyer ? Mais qu'est-ce qui jaillit, De si frais et
rafraîchissant Tel un pressentiment Dans le cœur Engloutit la ramollissante Mélancolie de l'air,*

*As-tu aussi Un cœur d'homme Sombre pouvoir ? Que tiens-tu Sous ton
 manteau qui Avec une invisible force Atteint mon âme ? Ton air seulement est menaçant
 – Un baume délicieux Coule de ta main Du bouquet de pavots Dans une
 délectable ivresse Se déploient les lourdes ailes de l'âme...*

Hymnes à la nuit, [Manuscrit] 1799 (Carbonisation)

1.

*Quel être vivant, doué de tous ses sens, ne l'aimerait-il pas au-delà même de
 l'inconcevable espace qui tout englobe – la Lumière faite joie d'ondes et de rayons,
 ses couleurs, doux présents – l'associée du jour. De la vie le noyau
 primordial c'est Elle que respirent les constellations géantes qui nagent
 infatigablement dans l'océan bleuté, que les pierres précieuses imitent, et les plantes
 stoïques et les animaux protéiformes – l'Impulsive que l'air et les nuages diffractent qui
 remplit de sens au-delà de tout les yeux étranges de ce marcheur dans l'espace et fait que
 vibre son chant. Souveraine sur la planète ronde – chacun de ses sujets anticipe ses ordres et
 fonde ainsi son règne sur les lois jamais promulguées de la prodigieuse raison. Mais moi c'est vers
 toi que je me tourne, Nuit moire – trépan qui s'obstines à faire sombrer le monde
 dans un puits sans fond laissé à l'abandon: là où je suis ! Les soupirs
 tiennent lieu d'expirations au souvenir lointain de la jeunesse désirante – quand enfant on
 rêve de vie longue bien remplie alors que sous des housses grises petites joies
 espoirs déçus me reviennent – quand le brouillard emballe le soleil dans la gaze
 diffracte ses rayons spectre diffus. Désormais d'autres étendues sont inondées de
 clarté ondoient capricieusement. Enfant prodigue, ne reviendra-t-Elle jamais
 jouer dans le jardin de la demeure somptueuse ? Mais qui m'injecte et quoi
 de si rafraîchissant – qui d'autorité prend possession du cœur fait inhaler du froid
 qui rend mélancolique ? Aurais-Tu toi aussi un cœur modelé sur l'humain au pouvoir
 térébrant ? Que dissimules-Tu sous ton manteau d'immensité ? quelle force obscure jette son
 dévolu sur mon cerveau ? L'effroyable – l'exquise solution du bouquet de seigle extraite –
 goutte à goutte l'acide à rendre gris alourdit les ailes...*

Une façon de dissoudre le reste dans l'eau saturée du vers, serait de produire deux propositions, l'une qui tendrait à la lettre, l'autre à l'esprit pour le dire : caricaturales catégories.

D'en broyer le comprimé au pilon de la langue dans le mortier de la bouche - mortier n'est pas un mot mal fait, mot et mort concaténés à ce pilon – et puis d'en verser la poudre de plus efficace dissolutions, de deux solutions.

Pourvu que le compte de vers cassés, recollés, qu'aucun ne manquent à la fin, sinon celui des joints irréguliers de pâles copies quetchuas aux moindres mésalignements.

Cette dernière **Carbonisation** ne serait pas une traduction du manuscrit de Novalis (8) mais une expérience de réécriture, une volonté de soumission aux beautés devinées dans cet étrangeté noir : discordances, bouleversements, tremblements de se taire, divagations – rien d'interdit à la condition d'habiter, le temps de cette transposition, le monde du poète.

Est-il raisonnable de penser que la décision de transposer le poème sous le titre de **Carbonisation**, vers pour vers, point pour point, à la virgule près – ce qui n'est pas la moindre des loyautés – soient d'efficaces prises, quand, avec les abîmes d'indicible de Novalis se mouvant, on veut progresser dans sa *Nuit*, la pensée du poème en rappel ?

Il a semblé souvent que les « traductions » françaises toujours réalisées à partir de la version de l'*Athenaeum* en prose, à s'approprier la sémantique évangélique qui sourd du poème, traduisant

Hymnes au féminin, aient sous-évalué le matérialisme paradoxal qui règne sur lui.

Aussi, l'idée immédiate fut-elle de lui rendre justice en puisant au lexique du géologue, biologiste, astronome, physiologiste, technicien, mathématicien que fut le poète de *Henri d'Ofterdingen*, penseur, ingénieur des Mines, dont les ouvrages fragmentaires, tel que le *Brouillon Général*, témoignent de l'encyclopédisme.

A la fin, la matière sémantique vivante transformée en carbone, le poème écrit au crayon Conté et à la plume trempée dans l'encre au noir de fumée, persistait le sentiment d'une dette, celui de s'être « servi » des *Hymnes*, certes, à des fins de fidélités paradoxales, au lieu de les servir, à dessein de se dire soi, avant.

Ainsi advient le moment de remonter aux sources moins discutables du grand poème de mort et d'amour, de se rebaïner dans ce même fleuve en se laissant entraîner jusqu'à l'estuaire puis de rendre compte avec le plus de pixels possible des images mentales : arrive le temps de rembourser le prêt, rubis de soleil couchant sur l'ongle, le temps de tendre vers Novalis dans notre langue naviguée au mieux près.

(8) Christian Désagulier, *Trois Nuits* (Terracol & Cyanpress, Berlin, 2010, <http://www.editions-terracol.fr>)